

Walid Saket

Inédit

**La quête identitaire dans *Les Nourritures terrestres* d'André Gide.
De la disponibilité féconde aux risques de la multiplicité**

Introduction

Parler de la quête de l'identité dans *Les Nourritures terrestres* d'André Gide est d'une extrême complexité. Puisque « identité » suppose selon l'entendement conventionnel une certaine stabilité voire des références aux codes moraux et socioculturels de la communauté dans laquelle on vit. Or, avec Gide cette conception unitaire de l'identité est totalement bouleversée. C'est dire que son être refuse l'identité que peut lui donner la société. Outre cela, l'être gidien se définit essentiellement par l'instabilité, le nomadisme et la multiplicité. L'on voit donc qu'il est presque impossible de définir l'identité gidienne suivant ce qui est communément admis, c'est-à-dire une certaine relation et référence à un système quelconque prédéterminé. Gide disait d'une façon nuancée « Je suis mille possibles en moi, mais je ne puis me résigner à n'en vouloir être qu'un seul. »¹ Roger Bastide souligne que cet auteur « cultive du dedans de lui cette multiplicité ténébreuse et s'ouvre à toutes les antinomies

¹ Roger Bastide, *Anatomie de Gide*, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 5.

naturelles. Il ne nous donne de lui qu'un kaléidoscope d'images, dans lequel le regard s'égaré et se trompe, labyrinthe sans fil d'Ariane pour nous permettre d'en sortir. »²

L'on voit bien que ce qui définit l'être gidien : c'est le refus de toute fixation. Son Moi est pluriel. Le même critique cite encore Gide pour montrer la diversité caractérisant son être : « J'étais le vent, le vague. J'étais plante ; j'étais oiseau. Je ne m'arrêtais pas à moi-même, et tout contact avec un monde extérieur ne m'enseignait point tant mes limites qu'il n'éveillait de volupté. »³

Instabilité, refus de choix, multiplicité, tels sont les traits définitoires de l'identité gidienne qui peuvent signifier aussi son incapacité à se donner une identité, puisque ces traits s'opposent à tout ce qui est identité, qui présuppose une certaine stabilité et un statut facilement appréhendable. L'identité qui ne convient pas à l'être gidien est définie comme un continuum. Or, celui-ci se situe dans la discontinuité caractérisant tant son être que les richesses dont il se ressource. *Les Nourritures terrestres* de Gide obéissent à deux principes convergeant vers son Moi à savoir la disponibilité et l'ouverture. Ces deux concepts signifient un grand désir d'enrichir le Moi par les acquis et les plaisirs, et de la vie et de la nature. Cependant, il est à noter que cette âme gidienne désireuse de se nourrir spirituellement et intellectuellement des richesses du monde la conduit à la multiplicité et à la fragmentation du Moi cherchant à se connaître, c'est-à-dire quêtant son identité.

Partons de l'idée centrale de cette œuvre gidienne, celle de la multiplicité. Que signifie-t-elle selon la pensée gidienne ?

En fait, Gide est un être qui se refuse aux idées toutes faites. Son Moi est régi par le principe de la liberté et de l'instabilité. L'instabilité de son être explique cette disponibilité consistant à vouloir s'imprégner de toutes les richesses du monde. Gide est conscient que le monde est gouverné par un

² *Ibid.*, p. 5-6.

³ *Ibid.*, p. 6.

constant changement. Il sait que les richesses terrestres sont innombrables. Pour cela, il doit s'ouvrir à tout ce qui lui vient de l'extérieur. La disponibilité, cette attitude intellectuelle et spirituelle qu'il choisit pour entreprendre sa quête identitaire, est un moyen efficace lui permettant d'être en continuel éveil quant à ces plaisirs terrestres émergeant subitement selon le principe du hasard. Il en découle que cette multiplicité de son être est le résultat de sa grande soif visant l'appropriation de tout ce qui l'enrichit. Par conséquent, nous pouvons dire que *Les Nourritures terrestres* sont une œuvre polymorphe voire polyphonique. Cela justifie même la multiplicité des références génériques, constatée dans l'écriture. Celle-ci devient l'espace révélateur de cette identité plurielle et multiple de l'être gidien.

Cependant, cette multiplicité et cette fragmentation qui en résulte ne pourraient-elles pas être considérées comme les signes d'une dislocation et d'un effritement du Moi gidien condamné à courir derrière des plaisirs fugaces ? L'identité gidienne ne deviendrait-elle pas difficile à cerner vu sa complexité ? Puisque cet auteur se métamorphose constamment selon la nature de la richesse qui s'offre à lui pour se l'approprier, ne pourrait-on pas parler d'une crise d'identité ? N'aurait-on pas affaire à une décomposition du Moi gidien condamné à ne jamais se fixer une identité claire ?

En outre, la fragmentation de l'être gidien ne le conduit-elle pas à l'impasse c'est-à-dire à la difficulté de se situer dans le monde ? Et par conséquent, cette multiplicité et cette ferveur ne déboucheraient-elles pas sur le vide et la circularité étant donné que rien n'est stable soit du côté du Moi gidien, soit du côté de ces richesses du monde ? Une telle lecture semble être possible, car l'élan vers le monde et l'enthousiasme à s'imprégner des ses richesses, qui constituent certes des marques d'une dynamique spirituelle et intellectuelle nourrissant l'être gidien, peuvent être réduits à de simples catalyseurs intérieurs incitant le Moi gidien à de vaines poursuites de celles-ci vu leur aspect fugace.

Mais gardons-nous de tout ce qui est catégorique. La lecture minutieuse des *Nourritures terrestres* semble pouvoir donner une image cohérente de l'être gidien. S'il est vrai que cet auteur se voit fragmenté, divisé, multiplié, il en est conscient et y consent par une subtilité et une intelligence critique interdisant toute lecture naïve et simpliste de cette œuvre remarquable. Il semble que Gide soit conscient de la difficulté de sa tâche. Dès lors, la multiplicité du Moi n'est-elle pas la meilleure voie d'appréhender les richesses en constant changement ? L'instabilité du Moi pourrait coïncider alors avec la diversité du monde. Ne faudrait-il pas être pluriel pour pouvoir s'approprier le maximum possible des richesses du monde ?

1. La disponibilité féconde et l'ouverture enrichissante sur le monde

L'être gidien est conscient que le monde est régi par le principe du continuel changement. Ainsi, pour se nourrir des richesses de ce monde, il faut être en état de constante disponibilité. Être disponible, c'est être ouvert à tout ce qui vient de l'extérieur nourrir une âme assoiffée et dont les désirs sont illimités. Si l'être gidien paraît instable et multiple, c'est parce que les richesses et les plaisirs de la vie sont innombrables. Ainsi, pour appréhender ces plaisirs, il lui faut toujours être en état d'éveil. Il en découle que la quête de l'identité de soi passe par la quête des plaisirs se manifestant à chaque fois sur un nouveau visage.

L'identité de l'être gidien ne peut qu'être à l'image de la multiplicité et l'instabilité du monde ; c'est-à-dire fragmentée, sans repères fixes et plurielle. La multiplicité et l'instabilité de l'identité de l'être gidien sont à la fois un impératif imposé par la nature changeante des choses de ce monde (ces nourritures terrestres) et un trait de caractère inné chez lui, consistant à vouloir embrasser tous les plaisirs. Dans cette perspective, nous remarquons fréquemment que le narrateur dans *Les Nourritures terrestres* s'abandonne totalement aux plaisirs de la vie.

Les Nourritures terrestres se présentent comme un espace où se met à l'épreuve l'être gidien à la manière de Montaigne. Ainsi, chaque découverte que fait celui-ci a une configuration particulière. En conséquence, il lui faut à chaque fois changer de perspective pour pouvoir accéder aux multiples découvertes. Le monde se présente à lui comme un panorama ou une mosaïque. Ainsi doit-il moduler ses désirs suivant la nature changeante des choses. Gide confirme cette idée en disant : « Je suis un être de dialogue » dans son autobiographie, *Si le grain ne meurt*.⁴ « Dans *Les Nourritures terrestres*, nous avons le dialogue je – il, le dialogue je – tu, et la structure de l'œuvre fait dialoguer ces deux dialogues pour produire la notion d'un soi fluide que nous avons vue. Mais tout ce dialogue est encore relativisé entre le Gide constant et le Gide toujours renouvelé », note David H. Walker.⁵

Gide construit son identité, il refuse l'identité imposée par la société. Tel un Descartes, il s'ouvre sur la nature pour quêter son identité multiple. « La quête de l'identité va donc se confondre avec l'élaboration artistique d'une cohérence qui part pour se découvrir de ce qui est donné immédiatement par la conscience, sensation, états psychiques, en un mot d'une multiplicité perçue comme non-sens à la recherche d'un sens. »⁶ Il confirme cette idée dans ses lettres à F. Jammes, cité par Bastide : « Tu me sais compliqué, né d'un croisement de races, assis à un carrefour de religions, sentant en moi toutes les directions des Normands vers le sud, des Méridionaux, vers le nord, portant en moi de si multiples raisons d'être qu'une seule, peut-être me demeure impossible : être seulement ». ⁷

Par ailleurs comme le précise Clara Debard, « A travers *Les Nourritures terrestres* court non seulement une ronde de noms communs ou propres, riches de sens ou vidés de leur contenu original antique ou moderne,

⁴ *Si le grain ne meurt*, in Gide, *Journal 1939-1949. Souvenirs*, Paris, Gallimard, éd. de la Pléiade, p. 547.

⁵ David H. Walker, « La Nature et l'imaginaire dans *Les Nourritures terrestres* », in David H. Walker, Catharine Savage Brosman, *Retour aux Nourritures terrestres*, actes du colloque de Sheffield 20-22 mars 1997, Amsterdam, Rodopi, 2004, p. 207.

⁶ Roger Bastide, *Anatomie de Gide*, op. cit, p. 132.

⁷ *Ibid.*, p. 132-133.

étymologiquement ou non mais aussi une ronde de références culturelles qui tissent l'esthétique bigarrée et nouvelle de l'œuvre. »⁸ Le mélange des sources participe donc également de l'expression de la ferveur du narrateur devant les beautés du monde. Il est un des signes de cette multiplicité de l'être gidien voulant embrasser toutes les richesses du monde. Cependant, certaines nuances s'imposent quant à cette multiplicité. Dans la même optique, Robert Pickering explique que « Prôner la disponibilité de l'être, ouvert à toute expérience étrangère à la contrainte, c'est certes embrasser une multitude de relations qui n'attendent que d'être saisies. Si celle-ci est l'une des directions capitales de l'écriture, elle est puissamment contrebalancée par une tendance qui consiste au contraire à remettre dans le temps toute jouissance possible, phénomène que l'on constate à tous les niveaux du comportement et de la perception, et qui suggère une nuance importante à apporter à l'acception habituelle de la disponibilité. »⁹ Ainsi la disponibilité se trouve ancrée dans le temps qui pourrait signifier brider celle-ci. Mais Gide parvient à dépasser cette contrainte en faisant du facteur temporel un catalyseur relançant d'une façon illimitée cette disponibilité pour la rendre plus féconde. L'expérience du temps se transforme en une dynamique qui revitalise *Les Nourritures terrestres*. Gide passe subtilement d'un désir à un autre sans pour autant tomber dans la contradiction : « Chaque désir m'a plus enrichi que la possession toujours fausse de l'objet même de mon désir. »¹⁰

Gide invite Nathanaël à opter pour une ouverture illimitée sur le monde, tout en l'incitant à quêter les autres recoins des choses de ce monde car tout passe, tout est fugace. Il faut saisir le stable dans l'instable. Force est de constater que Gide insiste sur le regard lui-même plus que sur la chose

⁸ Clara Debard, « Les Sources antiques », in David H. Walker, Catharine Savage Brosman, *Retour aux Nourritures terrestres*, *op. cit.*, p. 24.

⁹ Robert Pickering « Manger chez Gide et chez Joyce » in Simone Bernard-Griffiths et Sylviane Coyault, *Les Styles de l'esprit : mélanges offerts à Michel Lioure*, Clermond-Ferrand, PU Blaise Pascal, 1999, p. 169.

¹⁰ André Gide, *Les Nourritures terrestres*, Gallimard, 1995, p. 21.

regardée. Il met l'accent sur le moyen de cette quête initiatique. « Tout choix est effrayant, quand on y songe : effrayante une liberté qui ne guide un devoir. »¹¹

Il faut être libre mais la liberté doit avoir un but bien défini. Il invite Nathanaël à tout contempler, tout voir sans s'arrêter. Il faut toujours être en mouvement : lorsqu'il regarde une chose, il faut qu'il en tire l'essence et parte vers une autre. C'est certes un appel à l'enthousiasme qui mène à la découverte des choses sans cesse renouvelées. Le regard est le moyen permettant d'explorer le monde régi par l'instabilité, d'où la phrase « Que l'importance soit dans ton regard, non dans la chose regardée. »¹² Le regard est la source de l'énergie qui va capter ce qui est fugitif. C'est donc un appel à pénétrer le monde et à s'enrichir tout en gardant la lucidité de ne pas être dépendant de n'importe quelle chose, sinon le résultat de l'expérience du regard ne sera pas efficace. La disponibilité au sens gidien n'est pas une ouverture inconsciemment illimitée. C'est une disponibilité consciente en ce sens qu'elle se laisse pénétrer par les richesses du monde avec une liberté efficace, c'est-à-dire une liberté visant l'essentiel. S'il vrai que le monde est régi par la multiplicité synonyme de diversité, il ne faut pas s'arrêter à un seul élément de celle-ci. Il faut tenter de se les approprier toutes. Pour cela, il faut garder toujours le sens du détachement. Ainsi la ferveur gidienne ne vise l'appropriation des richesses de la vie qu'à condition qu'elles soient originales.

Il cherche toujours le Nouveau, l'authentique. Car la répétition débouche sur la monotonie et la stérilité. Mais à chaque désir correspond un type particulier de disponibilité de ferveur. C'est ce que semble dire le narrateur à son interlocuteur : « Agir sans juger, si l'action est bonne ou mauvaise. Aimer sans s'inquiéter si c'est le bien ou le mal, Nathanaël, je t'enseigne la ferveur. »¹³ C'est la nature de l'objet de la quête qui détermine la ferveur et l'enthousiasme

¹¹ *Ibid.*, p. 8.

¹² *Ibid.*, p. 5.

¹³ *Ibid.*, p. 9.

que l'on a pour lui. Cependant, la ferveur conseillée à Nathanaël est évoquée fréquemment sous un ton mystique : « Mes émotions se sont ouvertes comme une religion. Peux-tu comprendre cela ? Toute sensation est d'une présence infinie. »¹⁴ Il faut s'ouvrir à tout ce qui nourrit spirituellement. Et pour se nourrir spirituellement, il faut s'ouvrir à toutes les possibilités du bonheur promises par les choses : « J'espère avoir connu toutes les passions et toutes les vices [...]. Tout mon être s'est précipité vers toutes les croyances ; et j'étais si fou certains soirs que je croyais presque à mon âme, tant je la sentais près de s'échapper de mon corps, me disait encore Ménalque. »¹⁵

L'enthousiasme et la ferveur d'embrasser toutes les délices du monde sont les signes d'une soif quasi religieuse de ne rien perdre, de remplir le vide spirituel par tout ce qui contribue au bonheur. De ce fait, la ferveur devient non un simple désir mais une façon de voir les choses, voire une tentative d'exister pleinement. Il faut s'ouvrir à tout car l'on ne sait pas où se trouve l'objet qui peut contribuer à notre bonheur et notre équilibre intérieur. Désirer, creuser toutes les possibilités du monde, c'est la voie qui mène à la vérité, voire au vrai bonheur. L'on est proche ici de la conception du voyage à pied selon Rousseau qui favorise une liberté sans limites. Mais « sans limites » ne signifie pas pour Gide un laisser-aller, bien au contraire, il s'agit de puiser de chaque instant. de chaque nourriture terrestre, la sève c'est-à-dire ce qui épanouit le Moi et le rend capable d'exister avec plénitude.

Le désir, l'amour, l'angoisse et l'attente n'ont de valeur pour Gide que s'ils sont l'objet d'une épreuve d'un contact – d'un certain face à face – sinon, ils ne pourront jamais servir de nourriture pour son âme si exigeante et si complexe. « Il me suffit pas de lire que les sables des plages sont doux ; je veux que mes pieds nus le sentent. Tout connaissance que n'a pas précédée une sensation

¹⁴ *Ibid.*, p. 10.

¹⁵ *Ibid.*, p. 12.

m'est inutile. [...] Je n'ai jamais rien vu de doucement beau dans ce monde sans désirer aussitôt que toute ma tendresse le touche.»¹⁶

Pour Gide, il faut que le plaisir soit expérimenté, éprouvé et senti pour qu'il puisse lui fournir le goût qu'il en attend. « Nathanaël, que chaque attente en toi ne soit même pas un désir, mais simplement une disposition à l'accueil. »¹⁷

C'est un appel la disposition totale d'être toujours prêt à recevoir de l'extérieur ce qui reconforte l'âme. Le désir lui-même doit être appréhendé et senti dans son instantanéité, sinon il perd sa saveur et son efficacité. « Ne distingue pas Dieu du bonheur et place tout ton bonheur dans l'instant. »¹⁸ Placer tout le bonheur dans l'instant, c'est préférer la fraîcheur de l'objet du bonheur, liée à son immédiateté, aux désirs déjà passés. Le bonheur est lié à l'instantanéité qui devient le garant du continuel rafraîchissement moral de l'être. Elle garantit le continuel renouvellement. Gide invite Nathanaël à s'abandonner aux lois imperturbables de la Nature dans leur cours naturel : « Regarde le soir comme si le jour y devrait mourir ; et le matin comme si toute chose y naissait. Que ta vie soit à chaque instant nouvelle. »¹⁹ Gide appelle Nathanaël à renouveler sa vision car les choses du monde sont instables, nécessitant par conséquent un constant éveil et une permanente conscience de leur changement. C'est ainsi qu'on tire de la vie les plaisirs inouïs. Face à un monde innombrable, il faut une conscience toujours en disponibilité, toujours en alerte. La disponibilité est liée au perpétuel renouvellement. Si l'on s'arrête longtemps à un objet découvert, on se prive d'un autre qui nous attend et qui serait peut-être délicieux. C'est le nomadisme que prône le narrateur à Nathanaël. « Nathanaël, ne cherche pas, dans l'avenir, à retrouver jamais le passé. Saisis de chaque instant la nouveauté irrisemblable et ne prépare pas tes joies.»²⁰ C'est dire que, pour Gide, le bonheur est le résultat de cette

¹⁶ *Ibid.*, p. 15.

¹⁷ *Ibid.*, p. 15.

¹⁸ *Ibid.*, p. 16.

¹⁹ *Ibid.*, p. 18.

²⁰ *Ibid.*, p. 20.

multitude de nouveautés offertes par les instants discontinus et instantanés.
« Le rêve de demain est une joie, mais la joie de demain est une autre, et rien heureusement ne ressemble au rêve qu'on s'était fait : car c'est différemment que vaut chaque chose. »²¹

Le bonheur n'est donc pas pour Gide une notion stable et fixe : il est inscrit dans les lois du continuel changement du monde. C'est toujours l'inconnu, l'imprévu au gré du hasard, et sans plan fixé à l'avance. L'exaltation de ces nouveautés sans cesse renouvelées est l'expression de cette grande faim, de cette grande soif de se nourrir des merveilles innombrables du monde. Cependant, cette multiplicité du Moi gidien selon le principe de la disponibilité ainsi que cette ferveur l'animant intérieurement ne débouchent-elles pas sur l'idée d'une identité insaisissable condamnée à la perte ?

2. L'identité gidienne aux risques de la dislocation, de la perte et de l'absence

L'identité signifie une certaine stabilité, voire une certaine cohérence. Elle suppose généralement une appartenance à une certaine communauté humaine. On se définit par rapport à des repères sociaux, culturels et moraux. Cette conception de l'identité semble ne pas coïncider avec celle de Gide, étant donné la multiplicité de son Moi qui risque de déboucher sur l'absence. Roger Bastide nous éclaire à ce sujet en précisant qu'« il n'en reste pas moins que cette affirmation, ou cette définition de l'œuvre d'art comme méthode pour surmonter une multiplicité traumatisante ou une absence d'identité, il ne l'a faite qu'à un certain moment de sa vie et qu'il a, auparavant, considéré l'œuvre d'art, au contraire comme une simple litanie de la multiplicité. [...] Ce type de traitement esthétique ne pourrait naturellement apporter une solution à une

²¹ *Ibid.*, p. 21.

quête d'identité puisque l'identité ne pouvait que disparaître au contraire dans une simple énumération des nourritures qu'elles soient ou célestes. »²²

Cette citation semble montrer les limites de la conception gidienne se percevant multiple pour s'approprier de toutes les richesses qui lui sont offertes en vue de la construction d'une identité. Elle met l'accent sur le danger qu'il court, consistant à poursuivre un ensemble de nourritures qui semblent noyer son identité dans cette multiplicité labyrinthique et encombrante. Et du coup, l'être gidien se trouve au risque de l'absence de l'identité puisqu'il paraît dans son œuvre cherchant obsessionnellement à atténuer l'angoisse d'un vide spirituel. Dès lors, *Les Nourritures terrestres* deviennent un simple moyen d'échapper au sentiment inquiétant d'une absence d'identité. Le Moi gidien serait, dans ce cas, en état de crise existentielle, puisque dans son point de départ et au point où il veut arriver, il semble condamné à l'absence et à l'inconsistance identitaire. Roger Bastide semble confirmer cette idée en précisant que « La recherche de l'identité [...] ne peut déboucher que sur un être insaisissable puisque pure structure encore vide de tous contenus. »²³

Roger Bastide semble mettre en doute même le parcours initiatique de l'être gidien en quête des *Nourritures terrestres* vu leur fugacité et leur évanescence, autrement dit, leur fragilité et leur inconsistance. Selon le même critique, puisque l'être gidien passe rapidement d'une nourriture à une autre, d'une façon artificielle et provisoire, cela n'indique pas que ce dernier jouisse de ces nourritures réellement.

Roger Bastide remet donc en cause l'efficacité du principe de la disponibilité de la philosophie gidienne. Voici ce qu'il en pense : « Par la multiplicité même, leur succession incohérente, puisque aléatoire la rapidité avec laquelle on passe de telle nourriture à telle autre, est-on bien sûr que l'individu s'approprie des “ biens ” extérieurs ? Le contact est un contact à fleur à peau, la nature extérieure n'est saisie que sous l'aspect de jouissance :

²² Roger Bastide, *Anatomie de Gide*, op. cit, p. 133.

²³ *Ibid.*, p. 168.

chaque “ bien ” donne un plaisir qui disparaît aussitôt après pour faire place à un nouveau plaisir, ce qui fait que le seul élément de constance est ici la ferveur de l'être. »²⁴

Nous sommes proches là d'une fragilisation de l'être gidien qui se confronte à l'éphémère. Un autre critique éminent a contesté cette multiplicité gidienne. Il s'agit de l'écrivain Mauriac qui selon Zita Tringli « trouve dangereuse la conception de la multiplicité du Moi chez Gide. Selon lui (Mauriac), cette multiplicité aboutit à la dislocation de la personne et par conséquent rend impossible la connaissance du soi. »²⁵ Il s'avère donc que le projet gidien – la quête de l'identité – est vacillant. Le parcours, cette disponibilité, le mène en quelque sorte à l'incertitude. Par ailleurs, le concept de la multiplicité et de la disponibilité transforme l'œuvre gidienne en un récit polyphonique au sens bakhtinien du terme puisque l'on a affaire à un Moi fragmenté dont les parties sont « collées » dans les richesses éparses du monde. En fait, on a l'impression qu'à chaque richesse coïncide une partie de l'identité gidienne. En conséquence, le Moi de ce dernier s'avère ambigu et difficile à cerner. Et la quête de l'identité donne l'impression qu'elle échoue. Toutefois, *Les Nourritures terrestres* de Gide, vu leur complexité et leur richesse, se prêtent à une lecture plurielle plus lucide. En effet, l'écriture donne une consistance à cette quête identitaire. C'est bien ce que dit Roger Bastide, un critique lucide et conscient à la fois des points faibles et des points forts du projet gidien.

Dans ce sens, il précise que « Gide n'oublie pas ce qu'il recherche ; c'est bien toujours son identité, mais une identité qui ne veut pas se découvrir par la mutilation, qui veut sauvegarder pleinement la multiplicité, bien plier l'incohérence de cette multiplicité à un ordre, l'ordre que construit le roman au fur à mesure qu'il se déroule, mais un ordre qui n'est pas composé par l'auteur,

²⁴ *Ibid.*, p. 160.

²⁵ Zita Tringli, *Gide vu par Mauriac le chrétien*, in Sens public : <http://www.sens-public.org/IMG/pdf/SensPublic_Presov_ZTringli.pdf>, pages électroniques consultées le 21 novembre 2015.

qui doit se dégager de lui-même. »²⁶ Et du coup, la multiplicité se trouve étrangement justifiable.

Daniel Moutote, éclaire bien toute l'esthétique gidienne en disant que « Gide accordait au poète deux facultés vraiment extraordinaires [...], celles de s'abandonner aux choses quand il veut sans se perdre et de pouvoir être naïf consciemment. »²⁷

Cette citation révèle bien le génie de Gide qui parvient à dépasser le problème de l'absence qui pourrait résulter de sa multiplicité et sa disponibilité.

Conclusion

Que pourrait-on retenir de cette multiplicité et de cette disponibilité du Moi gidien ? Si Gide se sent multiple et qu'il s'ouvre à toutes les richesses du monde, c'est pour mieux se comprendre. Autrement dit cette multiplicité est à la fois un caractère inhérent à la personnalité de celui-ci et un impératif d'ordre existentiel. Et c'est l'œuvre d'art qu'il crée qui lui permet de pouvoir se positionner, en quelque sorte, dans le monde et comme le note Roger Bastide : « L'œuvre de Gide bat comme un cœur avec un double mouvement de diastole et de septole : “Je ne me sens vivre que quand je sors de moi pour devenir n'importe qui...”, Prométhée, Nathanaël, Saül, Thésée, Œdipe. Mais “force centrifuge et désagrégeante par quoi l'individu (tend) à se diviser, à se dissocier, à se risquer, à se perdre, à se jouer, à se prendre” et à laquelle correspond après une autre force, centripète de récupération, de reconstruction, d'identification. »²⁸

C'est par l'art que Gide peut se trouver et se comprendre. Dès lors la multiplicité essayée dans l'art devient une dynamique puissante lui permettant de trouver son équilibre en le sauvant de la perte. Roger Bastide confirme

²⁶ Roger Bastide, *Anatomie de Gide*, op. cit, p. 138.

²⁷ Daniel Moutote, *Le Journal de Gide et les problèmes du Moi*, Genève, Slatkine, 1998, p. 23.

²⁸ Roger Bastide, *Anatomie de Gide*, op. cit, p. 15.

cette idée en précisant que « L'art a servi à Gide de se perdre pour se retrouver, à n'essayer ses pas sur les plus diverses routes que pour découvrir sa véritable voie et que ses aventures ne sont, en définitive, que des expérimentations imaginaires pour une même quête celle de son identité ; se connaître à travers ses œuvres. »²⁹

La quête identitaire est donc possible tant qu'elle est placée au centre de l'art car Gide refuse cette fausse identité que pourrait lui donner la société. Pour lui, l'identité n'est envisageable que dans le domaine de l'art : « Cet état de dialogue qui, pour tant d'autres est à peu près intolérable, devenait pour moi nécessaire [...] pour moi, loin d'aboutir à la stérilité, il m'invitait au contraire à l'œuvre d'art et précédait immédiatement la création, aboutissait à l'équilibre, à l'harmonie. »³⁰ L'œuvre d'art devient donc pour Gide, selon le même critique, « une altérité où il peut se saisir ». ³¹

Il s'avère donc que l'art est le seul moyen pour Gide de contenir toute la multiplicité de son être et par là de lui donner sens et consistance.

²⁹ *Ibid.*, p. 15.

³⁰ *Ibid.*, p. 133.

³¹ *Ibid.*, p. 133.

Notice biographique & bibliographie

M. **Walid SAKET**, d'origine tunisienne, est né en 1975 à Bizerte (Tunisie). Il est docteur en Littérature et Civilisation Françaises de l'Université Blaise Pascal (Clermont-Ferrand II, France). Il est aussi poète francophone, membre actif de La Maison des écrivains et de la Littérature (France) et membre du Mouvement international des poètes du monde. Il a publié deux recueils de poésie en France et en Allemagne entre 2007 et 2009.

Thèse de M. Saket :

Titre : *Le concept de personnage poétique dans Les Fleurs du mal et Le Spleen de Paris de Charles Baudelaire : fonctions et significations.*

Direction : Mme Pascale Auraix-Jonchière, professeure à l'Université de Clermont-Ferrand 2.

Jury : M. Philippe Antoine (Clermont 2), Mme Pascale Auraix-Jonchière (Clermont 2), M. Gérard Peylet (professeur émérite à l'Université de Bordeaux 3), M. Mustapha Trabelsi (Université de Sfax, Tunisie).

Date : Université de Clermont-Ferrand 2, 24 octobre 2014.

Publications

- Article intitulé « **Le dialogisme dans *Les Fleurs du Mal* et *Le Spleen de Paris de Baudelaire*** », publié dans la revue numérique de la société internationale des amis de Baudelaire, sous la direction de Pierre Brunel, disponible sur le site < www.charlesbaudelaire.fr >.
- Article intitulé « **La quête du père absent chez Paul Auster et Albert Camus** », publié dans les Doctoriales de l'université de Nice Sophia Antipolis, disponible sur le site < <http://revel.unice.fr/loxias/index.html?id=7501> >.

- Recueil de poèmes intitulé **Les épines dorées**, publié aux Éditions Publibook (Paris). Disponible sur internet.
- Recueil de poèmes intitulé **La poésie en deuil**, publié aux Éditions Le Manuscrit (Paris). Disponible sur internet.

Choix de textes proposé par l'auteur

L'exilé

Il chantonnait tel un oiseau...
Se pliant musicalement aux ondulations de l'eau
Il croyait l'éternité à son rêve !
Or, ayant rabâché l'amertume
D'un cœur martyrisé entre le marteau et l'enclume
L'angoisse, étant son unique sève.
Sa vie, un désert
Guetté par les vipères
Cependant il persiste !
Soudain, il entrevit le ciel orageux
Pourquoi tous ces jeux ?
Pourquoi l'angoisse s'enrage ?
Pourquoi fait-elle de ses soupirs une fatale cage ?
L'angoisse, une pieuvre de son cœur s'empare
Sa souffrance, ensanglantée Cria :
Pourquoi n'y a-t-il que le Blanc ou le Noir ?

Sa rage, ne pouvant se calmer
Sa jeunesse étant charmée
Il tomba, désarmé
Seul au gré du temps,
Ivre d'angoisse,
Il maudit sa race !
Il regardait l'eau coulant sous le pont
Son sourire noir disant : Il faut du cœur
Pour escalader les Monts !
Et l'angoisse persiste
Devenue araignée
Se riant d'un cœur dont le sang a tant saigné
Nature ! Cria-t-il :
Longtemps tu as promis à mon bateau errant, de splendides îles
Honte à toi ! Aujourd'hui tu m'exiles ?
Longtemps tu as bercé mon innocente jeunesse
Aujourd'hui, tu dances aux langoureuses cadences de ma détresse
Longtemps, ai-je oscillé entre la nudité de tes étés et la fertilité de tes
printemps !
Aujourd'hui, ton cœur me ment ?
Et le rêve tel un vent
Comme la neige se fond
J'ai chanté ta joie
Tu as détrôné ma foi
Longtemps, avais-je chanté la verdure de tes champs
Longtemps mes narines se sont enivrées de ton vent
Maintenant ! Tu oses affadir mon front ?
Aujourd'hui, ma souffrance t'est devenue un chant
Tes monstres ont implanté l'angoisse.
Hautain, mon vers l'efface

Et la vie passe
Jamais ne seras-tu lasse ?
Ta blessure ! Je l'efface
Ton mensonge m'ayant appris l'audace.

Walid Saket, *La poésie en deuil*, Paris, Le Manuscrit, 2008.

*

Défier l'oubli

J'ai cherché au fond de ton gouffre
La cause qui fait qu'on souffre
J'ai quêté dans tes larmes
Ce qui me désarme
Pour connaître la peur
J'ai sillonné ton cœur
Pour goûter l'amertume
J'ai fait saigner ma plume
Et j'ai appris :
Que l'amour est la voix des exilés
Que ton Temple n'aura jamais de clés
Que la Vie, avec ou sans toi, est regrettable
Que ton Empire
Tel un vampire
Règne pour se nourrir
Du sang du désir
Pars !
Mon cœur à ses remparts
Te disant que tu n'es qu'un art

D'un poème noir
Où que tu ailles quoi que tu fasses
Jamais je ne suivrai tes traces
J'oserai mourir
Loin de ton Empire
Ma plume a séché, se lassant de ressasser les cœurs que tu as léchés
Pars avant que mon vers ne complotte avec ton péché !

Walid Saket, *La poésie en deuil*, Paris, Le Manuscrit, 2008.

*

Des pas sûrs dans un monde obscur

Que diras-tu ma belle à cette errance ?
Que diras-tu à cette souffrance
Défiant l'arrogance ?
Faut-il endurer,
Les larmes terrifiées ?
Vas-tu te purifier !
De désirs pétrifiés ?
Que diras-tu ma belle ?
Tant de mots défiant tous les maux ?!
Assez ! Il est temps qu'on se repose
Quitte toutes ces choses !
Ne crie plus !
Notre symbiose est têtue.
Quittons le champ de La bataille !
Assez de failles !
Blessure de l'âme ou du corps

Notre amour n'aura jamais tort.
Souffrance ou errance
Nous en serons la quintessence
Nous y irons en cadence
Quand bien même le désir serait en latence
En dépit des apparences
Loin des viles semences
On osera chanter notre romance
Ne m'ôte pas le courage
De te chérir loin des orages
Là-bas tout près des nuages
On quittera cette rage
Et notre union sera plus sage
Des maux pour te déranger
Des mots pour te venger
Pour t'apprendre à songer
À maudire le rejet

Ô ma belle !
Ô ma joie et ma détresse !
Quitte l'habit de prêtresse!
Sois la déesse
D'un monde où tu es l'ivresse
Des pas sûrs
Dans un monde obscur
Ne serait-ce pas l'audace pure ?

Walid Saket, *La poésie en deuil*, Paris, Le Manuscrit, 2008.

*

Quand la Vérité réclamera-t-elle sa virginité violée ?

Le poète ne se tire du tumulte des tirs
Il s'étire entre l'angoisse et l'audace,
L'angoisse lui fait peur
L'audace aiguise son cœur
Il ose dire,
A ceux condamnés à se maudire :
Je saurai être, de la Vérité le martyr
Quand bien même le Mal serait pire
Son Vers gémit,
Quand l'innocence frémit
Soudain, il se retire
Son ombre se mire
C'est fait ! Il est dans son Temple
Il s'agenouille pieusement
Et écrit de sa plume le serment posthume :
Il viendra un jour où l'espoir s'exhume
Et où la détresse s'inhume
Le volcan bougera impétueusement,
Ne pouvant se taire,
Il anéantira le fer,
Qui a assassiné la Terre
Et le poète, sûr, songe silencieusement
Quand le Silence parlera orageusement ?!
Quand la Vérité, tant ensanglantée
Réclamera sa Virginité violée ?!
Les fantômes des revenants
Rôdant dans la Ville,

Ayant été leur exil,
Pour capturer les vils
Rassurez-vous ils le feront ces revenants
Et la Vérité fêtera son mariage
Avec ses fidèles espérant longtemps son arrivage
Et le Poète songe....

Walid Saket, *La Poésie en deuil*, Paris, Le Manuscrit, 2008.

*

La terreur de la page blanche

Au fond d'une pièce sombre où la tristesse planait comme un corps mort et où la lumière ne pénétrait que difficilement à travers les carreaux des fenêtres, là s'assit un homme dont la tête ressemblait à celle d'un vieux penseur toujours absorbé par ses idées. Toute personne regardant cet homme pouvait deviner le poids de ses pensées qui pesaient sur lui comme un fardeau. Soudain l'homme sentit quelque chose d'étrange, d'opaque qui bouillonnait au fond de sa tête. Il tentait de rendre descriptible ce qu'il sentait. Mais ses efforts se heurtaient chaque fois à quelque chose de vide dans sa pensée. Ce vide ressemblait à un vaste désert où les idées seraient comme des dunes que le vent engloutit rapidement. Dans le gouffre de son âme et dans les méandres de son désert intérieur, cet impossible contact entre la chose sentie et la tentative de se la figurer est devenu quasi angoissant pour lui. Il essayait d'établir un pont entre les pulsations insaisissables et le monde matériel. Or, à ce moment magique et indéfinissable où l'hémorragie des sensations devenait cruciale, se mêlent au fond de lui le matériel et l'immatériel au point qu'il se sentait incapable de construire une image cohérente de ce

qu'il éprouvait. Il y avait comme une sorte de noir qui obscurcissait toute vision claire. Une montée de flots d'idées obscures qu'on pourrait identifier aux nuages d'automne qui nous charment avec leur beauté éphémère. C'est alors qu'il prenait sa plume et se décidait à affronter concrètement ces flots de sensations et d'en dévoiler le côté mystérieux. Mais à l'instant où la pensée tend à se marier avec la langue pour se manifester concrètement, à cet instant culminant où le corps vivait une véritable métamorphose pour se transformer en essence, les mots lui échappaient. Il sentait que ce mariage est dur et difficile. En effet, face à la page blanche, il se trouvait vide et angoissé. Il était déchiré entre le désir d'écrire, voire de faire parler ses sensations confuses et la peur de remplir la page blanche d'une inspiration confuse et peut-être banale à cause de son imprécision. Alors face à cet univers jalonné par l'indétermination et le flou, l'homme essayait de scruter le fond de sa pensée pour en retenir quelque chose qui aurait une configuration matérielle. Mais, tout lui résistait, les idées ainsi que les mots. Alors il commençait à douter de la capacité de sa raison. Pourrait-elle saisir la vérité de ses sensations ? N'y aurait-il pas un autre moyen au fond de lui-même pouvant compenser sa faiblesse rationnelle ? À ce moment toutes ses certitudes se trouvent ébranlées. Alors les mots s'évaporaient comme de l'eau. Et du coup l'homme se trouvait désarmé face à son désert intérieur. Ce désert aride où rien ne poussait sauf des plantes épineuses, ce désert l'obsédait tant, rappelait l'absence et le silence qui se transformait peu à peu en un enfer qui lui faisait peur.

Walid Saket, *Les épines dorées*, Paris, Editions Publibook.